

Prédication du dimanche 19 décembre 2021

Léandre Chevallier

Luc 1, 39-45

Ça y est presque. Presque Noël. Presque, donc pas encore. Nous sommes encore dans le temps de l'Avent, le dernier dimanche de l'Avent, certes, mais il nous faut encore patienter et espérer. Ce n'est pas simple, surtout quand on est si proche du moment si attendu. Alors, comment peut-on persévérer dans cette longue attente ?

Je crois que ce texte nous invite à embrasser ces quelques jours qui nous séparent de la venue de Jésus Christ parmi nous. Il nous invite à participer à l'attente, et même de plusieurs façons que les personnages incarnent.

D'abord, il y a Marie. Marie qui ne semble être animée que par la hâte. Comment réprimer en effet cette envie si forte et si soudaine, ce besoin d'aller retrouver sa famille au loin ? Pas moyen, non, c'est hors de question de rester là ! Il faut dire que Marie vient d'avoir la visite d'un ange qui lui a annoncé la naissance prochaine d'un enfant destiné à régner sans fin, un enfant qui sera appelé Fils de Dieu. Non, ça, Marie ne peut pas le garder pour soi, c'est impossible ! Une telle grâce, elle veut irrésistiblement la partager, en témoigner.

Alors, elle part de Nazareth en hâte, sur un coup de tête, en direction d'une ville de Juda, vraisemblablement dans les alentours de Jérusalem. Entre les deux villes, un à deux jours de marche au moins. C'est une sacrée distance à parcourir, pas vraiment un voyage qu'on entreprendrait spontanément et sans s'y être préparé. Mais Marie est animée par une mystérieuse hâte, et elle se met en route, sans broncher. Pas d'hésitation, pas de concession, le seul mot d'ordre : en route !

Peut-être que certains parmi vous s'y reconnaissent... peut-être même que certains sont déjà partis, comme Marie, sur la route pour rejoindre en hâte leurs proches, poussés par la même nécessité de se retrouver, là, très bientôt. À ceux-là, et à vous, je dis : allez-y, en hâte si vous voulez, mais ne perdez pas patience. C'est encore l'Avent, il faut encore attendre. Simplement, il est possible de se mettre en route pour franchir cette dernière distance.

Aller sur les chemins vers nos proches est un moyen de vivre cette attente finale. Ce n'est pas le seul. Dans notre texte d'aujourd'hui, il y en a en effet un autre, qui conviendra peut-être plus à ceux qui n'aiment pas trop la marche, surtout les longues marches comme celle de Marie. Oui, en effet, il y a Zacharie.

C'est chez lui que tout va se passer. Il est l'hôte du bel événement qui va se produire. Hôte de la rencontre, oui, mais hôte invisible... C'est en effet dans sa maison, nous dit le texte, que Marie se rend. Mais elle ne le salue pas, non, sa salutation est uniquement adressée à Elizabeth. Pour être l'hôte de cette rencontre exceptionnelle, Zacharie doit se mettre en retrait. Pas un geste, pas une parole, pas un bruit. Certes, Zacharie est muet depuis que l'ange Gabriel lui a annoncé la naissance d'un fils. Il communique par des signes. Mais malgré cela il ne n'interfère pas.

Il est l'un des sacrificateurs du temple. C'est un rôle capital pour la foi d'Israël, mais dans ce texte, son ministère est tout à fait différent, quoique tout aussi important. Son rôle, ici, est simplement de laisser sa maison ouverte, et de se mettre en retrait. En réalité Zacharie, père en devenir de Jean Baptiste, assume déjà le drôle de mission que son fils aura, celle de l'humilité et du retrait après l'ouverture d'un chemin, celui de Jésus Christ. Tel père, tel fils.

Dans ce texte, l'essentiel pour Zacharie, c'est de ne pas ne pas déranger, ne surtout pas déranger ce qui est en train de se jouer là, chez lui, car on pourrait louper un grand moment, en apparence imperceptible.

Alors nous aussi, si nous ne sommes pas de ceux qui cheminent vers les autres, mus par l'impatience, nous pouvons ouvrir la porte de notre maison et nous mettre en retrait pour laisser place à une parole soudaine, inattendue, afin de mieux l'entendre et la laisser changer notre vie.

Cette parole, quelle est-elle précisément ?

C'est tout d'abord une salutation. Une salutation presque angélique si l'on tient compte de proximité de la syntaxe entre le verset 40 et le verset 28, un peu plus tôt dans le chapitre, lorsque l'ange visite Marie : « Il entra chez elle et dit : Réjouis-toi, toi qui es comblée par la grâce ; le Seigneur est avec toi. »

Quant au verset 40, Marie entre et salue sa cousine, elle n'a même pas besoin de prononcer la parole de grâce comme l'ange l'a fait. Elle rayonne de cette grâce à tel point qu'Élisabeth comprend immédiatement la portée de cette visite, simultanément avec un Jean embryonnaire et exalté par le Saint Esprit.

Encore plus forte que la covid, la grâce contamine Élisabeth aussitôt qu'elle est saluée, sans un seul mot de plus !

De cette salutation émerge une réponse tout aussi vive, émue et émouvante, qui inscrit la scène dans le registre de la rencontre et de l'échange, entre deux femmes. Entre deux mères. Et chacune des deux a reçu la promesse d'un destin hors norme pour l'enfant qu'elle attend.

Cette réponse, c'est un cri poussé par Élisabeth qui prononce alors une parole **de bénédiction**. Et ça, ce n'est pas rien. C'est la première parole de bénédiction de l'Évangile de Luc, et elle est prononcée d'une voix forte, assurée, spontanée : C'est le cri d'une femme, d'une mère, qui s'élève et bénit Marie et son enfant. Autrement dit, Élisabeth, cette vieille femme dont l'Évangile ne nous dit presque rien, est la première personne à bénir Jésus avant même de l'avoir physiquement rencontré. N'est-ce pas incroyable !

Je vais un peu plus loin dans cette image qui jette une sublime lumière sur la maternité de ces femmes du Nouveau testament. Imaginez-vous : elles sont rassemblées à ce moment précis parce que chacune a cru à la parole qui lui a été annoncée, malgré l'in vraisemblable, malgré la folie, malgré l'impossible. Et à ce moment précis, Jésus et Jean sont tous les deux présents. C'est leur unique rencontre, dans l'Évangile de Luc, eux qui sont à l'origine de l'approchement du Royaume.

Par conséquent, c'est bien le cri de bénédiction d'Élisabeth qui rend audible la réaction de son enfant, celle du futur prophète et serviteur précoce du Christ.

Quand on réalise cela, on comprend mieux l'humilité de Zacharie et la raison de son retrait, de son effacement. Ce qui est en train de se réaliser là le dépasse complètement. Il n'est pas là en maître de maison, non. Ce titre est radicalement invalidé par l'interrogation de sa femme au verset 43 : « Comment m'est-il accordé que la mère de mon Seigneur vienne me voir ? » Par cette phrase qui est autant une interrogation qu'une réelle confession, le Royaume commence déjà à s'approcher, et le titre patriarcal de Zacharie, maître de cette

maison, s'efface et ne signifie plus rien devant la grandeur du Seigneur, aussi petit soit-il à ce moment-là. Le seul comportement possible pour lui à ce moment, c'est le silence, la contemplation, et la joie !

Car la simultanéité de son retrait avec une jeune Marie pleine de grâce ne demandant qu'à être communiquée, cette simultanéité-là permet quelque chose d'inouï : la venue de Royaume, et la présence du Christ parmi nous, déjà pendant ce temps de l'Avent. Inouï au sens premier du terme, car le secret du ventre de la femme de Zacharie est rendu perceptible à tous, et révèle l'ampleur de la grâce qui abonde dans ce texte.

Marie, dans sa hâte, nous apporte la promesse de Jésus, nous le rend présent même avant l'heure. Et de même, sa cousine Élisabeth nous fait entendre l'oracle de Jean à venir, et son appel à nous convertir. Dans la bouche des mamans retentit le triomphe qui arrive, triomphe qui nous rendra la parole et nous fera chanter nos cantiques
.de joie et de reconnaissance à cœurs déployés

Amen.